

LES HÉROÏNES OUBLIÉES

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL MICHEL KLEN – PROMOTION « MARÉCHAL JUIN » (1966-68)

Les moments de commémoration que nous vivons périodiquement rendent hommage aux héros qui ont accompli des actes de bravoure au service de la patrie. Mais force est de constater que, dans ce devoir de mémoire indispensable à notre récit national, les femmes n'occupent pas la place qui leur revient.

L'histoire de la seconde guerre mondiale met en lumière une injustice flagrante envers les combattantes qui n'ont pas eu la reconnaissance méritée. Sur ce sujet, les chiffres sont révélateurs de cette indifférence : sur un total de 1059 croix de la Libération, six seulement ont été attribuées à des femmes (Laure Diebold (photo), Berty Albrecht, Marcelle Henry, Émilienne Moreau-Evrard, Simone Michel-Lévy, Marie Hackin).



La reconnaissance de l'État envers les résistantes reste également faible. Pourtant, les femmes ont bien été présentes dans les mouvements de lutte contre l'occupant nazi. Elles ont formé entre 20 et 25 % des effectifs. Or, l'histoire a peu exalté leur rôle, à l'exception de quelques grandes figures comme Lucie Aubrac (photo) et Marie-Madeleine Fourcade, la première femme à diriger une filière clandestine de grande importance (réseau *Alliance*).



Dans ce registre de l'ingratitude, on ne trouve en effet que 10 % de femmes dans la liste des médaillés de la Résistance, cette haute distinction instituée à Londres (ordonnance du 9 février 1943) et dont l'objet était de « reconnaître les actes remarquables de foi et de courage qui, en France, dans l'Empire et à l'étranger, auront contribué à la Résistance du peuple français contre l'ennemi et contre ses complices depuis le 18 juin 1940 ». De même, parmi les seize morts pour la France enterrés au Mont-Valérien, ne figurent que deux femmes (Berty Albrecht et Renée Lévy).



Ce dédain regrettable touche aussi les agents féminins du SOE (Special Operations Executive). En France, il n'existe qu'un seul monument à la mémoire de ces militantes audacieuses venues d'Angleterre pour lutter au péril de leur vie contre le nazisme. Le mémorial a été inauguré 46 ans après la fin de la guerre (!) le 6 mai 1991 à

Valençay (Indre) en souvenir du premier parachutage d'une combattante SOE dans la France occupée. Au Royaume-Uni, un monument commémoratif occupe une place beaucoup plus solennelle dans l'abbaye de Westminster à Londres. Le SOE a été créé par Churchill pour instaurer un climat d'insécurité permanent pour les troupes allemandes. Selon les termes du Premier ministre britannique, il s'agissait de « mettre à feu l'Europe » (Set Europe Ablaze) pour harceler et déstabiliser les forces hitlériennes par des actions de sabotage. Ce service secret a ainsi opéré pendant toute la guerre avec pour mission de soutenir les différents mouvements de Résistance en Europe par le biais de ses sections engagées dans les pays occupés par l'Allemagne.



C'est la section F (pour les actions en France) qui fut de loin la plus importante. Les moyens d'infiltration dans le territoire français ont été divers : parachutage de nuit, transport par avion léger (Lysander (photo) qui pouvait atterrir sur des terrains de fortune), transport maritime (felouques). La section F a fait entrer clandestinement en France plus de 400 agents. Parmi eux, 39 étaient des femmes et 13 d'entre elles, soit le tiers de l'effectif féminin, ne sont pas revenues (elles ont été arrêtées puis envoyées dans des camps de concentration où elles n'ont pas survécu). Curieusement, le général

de Gaulle ne prodigua jamais d'éloges envers cette unité qui, tout en contribuant à la libération de la France et à l'écrasement du nazisme, combattit sous l'étendard de l'Union Jack et non sous la bannière de la croix de Lorraine.

Dans les abysses de l'histoire amnésique, il y a aussi la guerre d'Indochine. Dans ce théâtre lointain de l'Extrême-Orient, les militaires français ont dû souffrir de l'indifférence cruelle de la population en métropole et surtout de l'impuissance consternante des dirigeants de la quatrième République paralysés par les changements de gouvernements à répétition. Certains commentateurs ont rendu hommage au courage légendaire des soldats français à Diên Biên Phu, notamment à la convoyeuse de l'air Geneviève de Galard (photo), officiellement la seule femme présente dans ce camp encerclé par les bataillons du Vietminh.



Les chroniques ont pudiquement passé sous silence la trentaine d'autres femmes qui apportèrent une aide considérable aux blessés du corps expéditionnaire piégé dans cette cuvette infernale. Ce sont les prostituées amenées à Diên Biên Phu par les autorités militaires soucieuses du moral des troupes. Cette pratique, sous contrôle médical, était à l'époque un principe réglementaire et réglementé dans la plupart des armées.

Dans le tourbillon sanglant des combats et face à la dégradation de la situation sur le terrain, ces femmes ont dû se reconverter en infirmières pour porter secours à la pléthore de blessés. Devenues des supplétives de l'antenne médicale submergée de soldats à soigner, à opérer, ou même à l'article de la mort, elles ont apporté un réconfort salutaire aux hommes qui avaient été mis hors de combat. Le médecin-chef du camp, le commandant Grauwyn, leur a rendu un hommage bouleversant dans un témoignage quelques années plus tard au journaliste Alain Sanders : « Ces filles étaient des soldats. [...] Tous mes blessés, tous mes amputés, mes opérés du ventre, étaient à l'abri dans des trous souterrains. Et il fallait qu'ils pissent, qu'ils fassent leurs besoins, qu'ils fassent un peu de toilette. Ce sont ces femmes, ces prostituées transformées en anges de la miséricorde, qui m'ont aidé à les aider, qui ont permis à nos blessés de supporter leurs misères. » Dans les moments pathétiques des affrontements, ces oubliées de Diên Biên Phu n'ont pas hésité à remplir avec vaillance des tâches de soignantes les plus ingrates. Une véritable leçon d'abnégation et de vie. A la chute du camp, elles ont été faites prisonnières par le Vietminh puis humiliées et torturées. La plupart ont

été exécutées, les rares survivantes envoyées dans des « centres de redressement. » Ces filles qui chuchotaient à l'oreille des combattants moribonds ont apporté une plus-value humaine dans le drame indochinois. C'est pour cette raison qu'elles méritent la reconnaissance.



Dans le registre saisissant des oubliées d'Indochine, il faut également citer les plieuses de parachute qui étaient réparties entre les bases de Saïgon et Hanoi. A partir de 1948, le corps expéditionnaire français a eu recours à une centaine de jeunes femmes volontaires, pour la plupart âgées de 20 à 22 ans. Pendant la bataille de Diên Biên Phu, les plieuses de Hanoi ont travaillé jour et nuit. Pour tenir, elles consommaient fréquemment à haute dose du café fort et du maxiton, un médicament utilisé comme un excitant des facultés intellectuelles. Les ambulancières font aussi partie de l'histoire douloureuse du conflit indochinois. Leur savoir-faire devait être diversifié. Outre les qualités de soignantes et de conductrices tout-terrain dans des conditions climatiques exténuantes, elles devaient avoir un minimum de connaissances en mécanique pour réparer seules leur véhicule et savoir se servir d'une arme pour se défendre. Le souvenir de ces combattantes est inscrit à la caserne de Croÿ à Versailles, sur une stèle dédiée aux femmes militaires décédées en Indochine. Lorsque ce petit monument fut inauguré, le président de l'association nationale des anciens et amis de l'Indochine (ANAI) rappela l'ordre du jour émis par le général de Lattre de Tassigny : « des centaines de jeunes filles, engagées volontaires dans l'indifférence générale, sont parties pour une guerre lointaine, servir leur pays. Sans tenir compte du temps, de la fatigue, du danger, [...] elles ont accompli leur devoir avec une générosité et un courage qui méritent le respect. »

La seconde guerre mondiale et la guerre d'Indochine sont deux exemples marquants d'une histoire défailante au détriment des femmes. On pourrait faire la même observation pour les autres conflits, en particulier sur l'engagement des guerrières kurdes qui ont joué un rôle majeur dans la lutte contre Daech. Dans ce chapitre de l'histoire incomplète, la France n'est pas la seule à avoir oublié ses héroïnes : sur les 11700 héros de l'Union soviétique à la fin de la dernière guerre, seulement 86 sont des femmes, soit 0,7% ! Et pourtant, les aviatrices intrépides du Groupe féminin n° 122 (composé d'un régiment de chasse et de deux régiments de bombardiers) ont terrorisé la Luftwaffe pendant près de quatre ans !



Brigitte FRIANG (1924-2011)

Lieutenant de l'armée de terre des Forces Françaises Libres
Médaille de la Résistance, Croix de Guerre avec palme, Croix des Compagnons de la Libération,
Croix de Guerre des Théâtres des opérations extérieures et Chevalier de la Légion d'Honneur.

In memoriam

Dans ce jeu controversé de l'oubli dogmatique, on peut réfléchir sur cette citation pertinente de Brigitte Friang, résistante, déportée, reporter de guerre en Indochine, parachutiste, décédée en 2011 à 87 ans :

« Lorsque les hommes ont besoin des femmes, ils oublient que ce sont des femmes. Tous ceux qui ont véritablement participé à la Résistance reconnaissent avoir eu leur image de la femme modifiée par cette période. »



La réponse du rédacteur en chef

Comme le souligne l'auteur, l'histoire a trop vite oublié les héroïnes qui ont combattu durant la seconde guerre mondiale. Héroïnes oubliées mais aussi pionnières pour la condition de la femme puisqu'à l'issue du conflit, le droit de vote leur furent accordé (ainsi qu'aux militaires d'ailleurs) au regard de leur engagement au quotidien. Ces femmes ont aussi ouvert la voie à la féminisation des armées puisque l'action des Rochambelles s'est effectivement poursuivie d'une autre façon en Indochine, avec les convoyeuses de l'air dont l'escadrille est toujours active mais aussi avec les Merlinettes dans l'arme des transmissions à partir de 1943. Peu à peu, elles prirent une part spécifique dans les armées en attendant les années 1970 où l'ouverture fut accrue. Jusqu'à 1983 avec l'admission des premières femmes à la Spéciale.

Jérôme Pellistrandi (1983-86)

COMMUNIQUÉ

Aidez La Saint-Cyrienne !

En plus de votre soutien au moment du 2S, vous pouvez aussi nous aider en faisant :

- une donation de votre vivant à notre association ;
- un legs par testament au profit de *La Saint-Cyrienne* ;
- ou encore en souscrivant une assurance-vie au profit de *La Saint-Cyrienne*

La saint-Cyrienne est une association reconnue d'utilité publique qui a qualité pour recevoir les dons et les legs qui lui sont faits en argent et en nature.

Quelle que soit la formule choisie, vous vous associez pleinement à notre association en lui apportant un soutien pérenne et déterminant pour ses œuvres sociales.

Vous travaillez ainsi à perpétuer sa triple vocation :

- **renforcer** les liens de solidarité entre les élèves et les anciens élèves et entre les promotions ;
- **assurer** le concours moral et matériel au profit des saint-cyriens et leurs familles ;
- **participer** au rayonnement de notre école et contribuer au renom de Saint-Cyr.



Votre générosité permettra à La Saint-Cyrienne d'agir notamment ainsi :

- l'aide à nos camarades en difficulté ;
- le soutien de nos veuves ;
- l'accompagnement des jeunes orphelins et des familles endeuillées ;
- l'appui à notre école et aux jeunes saint-cyriens en scolarité à l'ESM ;
- l'aide à la réinsertion des saint-cyriens dans le milieu civil ;
- la restauration des monuments ou des lieux de mémoire dédiés aux saint-cyriens.

Si vous avez des questions, n'hésitez pas :

- à nous écrire
(6 avenue Sully-Prudhomme - 75007 - Paris) ;
- à nous appeler (01 44 18 61 02) ;
- ou nous envoyer un mail (dg@saint-cyr.org)
(délégué général de l'association).

Votre générosité est essentielle !